

présenter chez elle, mais vous étiez ensemble, vous causiez... Enfin elle va mieux ?

— Tout à fait bien.

— Vous vous êtes levé tard ce matin, paresseux ; tant pis pour vous, car vous seriez venu avec nous ; nous avons fait, le docteur et moi, une délicieuse promenade. Je vous laisse ; on ne peut pas quitter un instant cet enfant des yeux ; il ne tient pas en place et il court toujours vers la rivière.

Le marquis s'éloigna rapidement en rappelant le petit garçon.

— La rivière ! murmura Sosthène, en jetant du côté de l'eau un regard farouche, il faudrait qu'il y tombât ce soir et qu'il n'y eût là personne pour l'en retirer.

Un instant après la marquise rentra. Les domestiques attendaient son retour. Aussitôt un coup de cloche annonça le dîner. Madame de Perny ne parut pas. Elle fit dire par sa femme de chambre qu'elle mangerait un peu plus tard.

— Il ne faut pas contrarier madame de Perny, dit froidement la marquise.

Le repas fut silencieux, presque triste.

Mais, en voyant que sa femme s'occupait de toutes choses, qu'elle avait les yeux à tout, le marquis ne chercha point à cacher sa satisfaction. A chaque instant il envoyait au docteur des regards qui semblaient dire :

— Elle n'est plus du tout la même, je suis enchanté !

Quand le dîner fut achevé et qu'on eut causé pendant un quart d'heure ou vingt minutes dans le salon, le marquis proposa une partie de billard. M. Gendreau se leva.

— J'irai vous rejoindre tout à l'heure, dit Sosthène.

Il resta seul avec sa sœur.

— Mathilde, lui dit-il, je désire causer un instant avec toi.

— Ah ! dit-elle, vous avez quelque chose à me dire.

— Oui.

Il s'approcha des portes pour s'assurer qu'elles étaient bien fermées.

— Vous craignez donc bien qu'on ne vous entende ? demanda la marquise avec une nuance d'ironie.

— Il est toujours bon de prendre ses précautions contre les oreilles indiscrettes.

La jeune femme se leva et un sourire singulier glissa sur ses lèvres.

— Eh bien, dit-elle, nous pouvons passer dans ma chambre.

— Au fait, tu as raison, fit-il, j'aime mieux cela.

Il suivit la marquise.

De la main elle lui indiqua un fauteuil ; puis s'étant assise elle-même :

— Maintenant, lui dit-elle, vous pouvez parler, j'écoute.

— Mathilde, qu'as-tu donc dit ce matin à notre mère ?

— Elle n'a certainement pas manqué de vous l'apprendre ; alors pourquoi me le demander ?

Sosthène se mordit les lèvres.

— Ma sœur, reprit-il, quels que soient les torts qu'elle ait envers toi, elle n'en est pas moins ta mère.

— Malheureusement ! répondit la marquise.

— Mathilde, tu te monte la tête, tu ne raisones pas ; non, non, il est impossible que tu ne reviennes pas à de meilleurs sentiments.

Elle secoua la tête.

— Il est trop tard et le mal est trop grand ! murmura-t-elle.

— Ainsi, c'est décidé, tu nous repousses.

— Oui.

— Sans pitié ?

— Vous n'en avez pas eu pour moi.

— Mathilde, tu sais que je ne possède rien.

— Mon frère, je ne vous demande pas ce que vous avez fait de l'héritage de mon père.

— Quoi, fit-il, en la regardant fixement, cela ne te ferait rien de me voir dans la détresse, dans la misère la plus affreuse ?

— J'ai pensé qu'il y a sur la terre bien des malheureux qui n'ont pas mérité leur triste destinée.

— Ah ! tu veux paraître plus cruelle que tu ne l'es. C'est impossible, on ne traite pas ainsi un frère. Tu ne veux plus nous avoir près de toi, ma mère et moi, soit. Mais tu sais tous les services que j'ai rendus et que je rends encore à M. de Coulange.

— Oh ! oui, je les connais, vos services.

— Eh bien, Mathilde, je ne demande qu'à conserver la position qu'il m'a faite. Que je reste son intendant, son régisseur. Il faut que je vive, n'est-ce pas ?

— Vous avez là, mon frère, une illusion que je ne dois pas vous laisser. Le marquis de Coulange se porte bien maintenant, Dieu merci ; il n'a besoin de rien ; il s'occupera lui-même de ses affaires ; pour moi je m'occuperai de ma maison.

— Mais c'est odieux ce que tu viens de dire ! s'écria-t-il.

— J'ai eu sous les yeux des choses autrement odieuses, répliqua-t-elle d'un ton sec.

— C'est me retirer le pain de la main, reprit-il d'une voix frémis-

sante ; et c'est toi, ma sœur... Voyons, tu ne vois donc rien, tu ne te demandes donc pas ce que je ferai ?

— Vous ferez comme beaucoup d'autres, mon frère, vous travaillerez, répondit-elle froidement.

— Mathilde, tu n'as pas de cœur ! exclama-t-il.

Et il eut un geste menaçant.

La marquise se redressa, et le couvrait d'un regard de dédain :

— C'est vrai, dit-elle toujours avec le même calme, je n'ai pas de cœur pour les indignes.

Sosthène qui faisait des efforts pour se contenir, ne put empêcher un rapide éclair de colère de traverser son regard.

— Alors, c'est un parti pris, prononça-t-il sourdement ; après ma mère, c'est moi ; tu brises le lien de la famille... Mathilde, tu ne tarderas pas à t'en repentir.

— Q'est-ce à dire ? répliqua-t-elle avec hauteur.

— Prends garde !

Les mains de la jeune femme se contractèrent légèrement.

— Vous me menacez, quand c'est vous qui devriez trembler ! s'écria-t-elle. En vérité, vous avez toutes les audaces ! Si vous croyez m'effrayer, monsieur mon frère, vous vous trompez grandement ; je n'ai rien à rebouter, moi... Vous, vous avez tout à craindre !

Sosthène prit aussitôt une attitude plus humble.

— Mathilde, dit-il, ne nous disputons pas ; du reste, c'est bien inutile. Tu me traites avec une grande rigueur ; mais je ne puis t'en vouloir, non, je ne t'en veux pas. Je me rends parfaitement compte de ta position, et ce qui se passe en toi, je le comprends. Mais ne te laisse pas entraîner trop loin, examine autrement les choses et tu les jugeras avec moins de sévérité. Ce que nous avons fait, ma mère et moi, c'était dans ton intérêt, tu ne peux pas dire le contraire.

Un pli se creusa sur le front de la marquise.

— Nous étions persuadés que ton mari allait mourir, continua Sosthène, et il fallait te conserver cette immense fortune des Coulange. Le marquis en a rappelé du terrible jugement des médecins, la mort l'a respecté, il est revenu à la santé, à la vie. Nous en avons été heureux tous. Mais l'enfant était là. Que pouvions-nous faire, dis ? Rien. Il fallait forcément accepter la situation. Si tu avais eu le malheur de perdre ton mari, au lieu de nous reprocher ce que nous avons fait pour toi, tu nous remercierais.

La jeune femme eut un sourire amer, mais elle continua à garder le silence.

— Aujourd'hui, poursuivit Sosthène, la situation s'aggrave d'une nouvelle complication ; tu vas devenir mère... Je t'en félicite, j'en suis heureux ! Mais nous ne pouvions pas prévoir que cette joie t'était réservée. Il y a dans la vie de ces surprises. Ce que nous avions fait pour ton bien est devenu un malheur. C'est de la fatalité !

Tu penses à l'enfant que tu vas mettre au monde et tu vois l'autre, l'étranger... Alors ton cœur se révolte, tu t'indignes, et c'est sur nous que tu frappes sans pitié. Oui, tu te trouves dans une affreuse situation. Tu nous accuses, je le comprends. Pourtant, Mathilde, tu devrais trouver en notre faveur des circonstances atténuantes.

— Je ne vois que mon malheur et tout le mal que vous m'avez fait, répondit la marquise.

Sosthène rapprocha son fauteuil de celui de sa sœur.

— Ecoute reprit-il en baissant la voix, ce mal peut être réparé.

— Comment cela ?

— Cet enfant que nous t'avons donné...

— Eh bien ?

— Tu ne l'aimes pas ?

— Je le hais !

— S'il mourrait, tu serais contente.

— Elle tressaillit et plongea son regard dans les yeux de Sosthène.

— Mathilde, veux-tu qu'il meure ? reprit le misérable.

Elle bondit sur son siège, mais sans cesser de le regarder fixement.

Il continua :

— On ne meurt pas seulement de maladie ; il y a des accidents... Ce soir, demain, dans deux ou trois jours, l'enfant peut tomber du haut d'une fenêtre et, dans sa chute, se briser la tête sur une pierre ; ou bien, en courant sur la pelouse, il peut s'approcher trop près de la rivière ou du bassin, glisser, faire la culbute dans l'eau et se noyer.

La marquise se dressa debout comme poussée par un ressort. Elle était devenue blanche comme un suaire. Les yeux étincelants, faisant peser sur Sosthène tout le poids de son regard, où l'indignation se mêlait à l'horreur :

— Infâme ! infâme ! cria-t-elle d'une voix vibrante, dans quelle boue infecte a donc été pétrie ton âme ? Il n'y a donc en toi que la pensée du crime ? Après celui que tu as commis, tu en médites un autre plus exécrable encore ! Et c'est à moi, à moi, que tu viens proposer ce forfait !... Oh ! c'est la suprême honte !... L'air que je